

Pour Daniel De Bruycker

“ Il n'est pas un autre que moi, celui qui a repris pied
là où je me trouvais. ”

André Frénaud.

Le ginkgo

Un arbre, un seul, un ginkgo. Sur notre planète désormais sans verdure ni lumière naturelle, c'est tout ce qui nous reste des temps mythiques, paradisiaques où nos cœurs, nos yeux, nos ventres se nourrissaient des fruits et des beautés de la Terre. Notre ginkgo n'a plus de fruits mais sa beauté demeure. Elle seule excite encore notre faim d'absolu. Lui seul, pour avoir survécu, entretient notre espérance. Si nous ne croyons guère au hasard, son existence doit contenir les mystères de notre destin.

Peu à peu un culte s'est développé autour de lui, un rite solennel et rigoureux dont l'exigence tient notre âme en alerte. Là-dessus, nous les éveillés, nous sommes unanimes et cette foi nous garde unis, bien qu'égarés hors des normes divines, humaines et même biologiques, si toutefois cela fait une différence.

La vie de l'Arbre aux Dix Mille Écus règle nos lois, nos fantasmes et nos saisons au ciel uniformément gris. Ses temps forts sont les nôtres. Ses changements, sa survie difficile, les variations de son houppier

sous la calotte plombée des nuages rythment nos fêtes et nos deuils. Nous qui sommes devenus éternels par accident, nous le regardons mourir avec envie. Nous surveillons, religieusement, chaque manifestation de son imperceptible dégradation. Nos instruments de mesure sont infaillibles. Ses pulsions, son pouls, pourrait-on dire, n'ont aucune précision scientifique. Nos savants qui, pas plus que nous, n'ont connu le temps des forêts, des herbes et des fleurs en sont troublés, mais ils décalent d'un peu leurs calculs pour les remettre en harmonie avec les humeurs imprévisibles du Saint aux Cent Mille Sentences.

De grands éventails, agités à ses pieds par de jeunes novices, très doucement remuent l'air immobile, soulagent ses fatigues et semblent le faire entrer dans un indicible tremblement d'extase. À tous les témoins émus, la vie pour un moment semble plus légère. Leur dévotion en augmente d'autant pour ce qui risque de disparaître ainsi, d'échapper à nos mémoires et nous laisser plus seuls encore, abandonnés de tout. Le fanatisme de certains nous fait craindre des excès qui causeraient notre ruine : qu'un dogme proclame une seule certitude et tout espoir s'écroulera à jamais ! Nous combattons cela en montrant combien "notre" ginkgo est fragile bien qu'immémorial, et combien il aura besoin de nous tous pour que perdure son souvenir, celui de sa lignée et à travers lui, nos récits fondateurs, les racines de notre arbre généalogique.

Une fois par année théorique (le ciel restant fermé sous la poussière) a lieu l'instant sublime où, dans un frisson doré de tout son être, le Sage aux Racines Profondes se dévêt comme d'un coup d'épaule de son feuillage et en répand la couronne en un cercle magique et silencieux. Pour un long temps de jeûne, correspondant à nos anciens hivers, ne s'inscrit alors dans l'espace où il règne que la sévère nudité du très haut signe noir de sa présence. Pour quelques-uns, c'est un grand moment de philosophie. Pour d'autres, qui n'ont que la beauté en tête, c'est l'instant cruel d'en mesurer l'inexorable éloignement, l'exil définitif, l'inépuisable mélancolie et le regret rebelle.

Dépouillement, consentement et mort pour quelle éventuelle renaissance et dans quel cycle sans fin de sève virtuelle ? Dans cette leçon, nous voudrions voir la clé de notre salut : aussi chaque feuille, ainsi léguée, devient-elle l'objet d'une étude attentive, d'un décompte exhaustif sous peine de demeurer insignifiant.

D'année en année, se sont constitués de gigantesques herbiers, nos dernières bibliothèques en somme. Nous y voyons nos Saintes Écritures, nous y puisons nos lectionnaires, car seuls les mortels savent ce qu'est, ce que peut être la vie dont nous prive l'immortalité. Les livres hérités de notre apocalypse, encore proche cependant, nous demeurent incompréhensibles. Notre Ginkgo est stérile et bientôt mais quand ? disparaîtra avec lui l'ultime occasion de voir expliquée notre existence dérisoire

dans ce monde de fantômes en sursis. Il vit donc dans son enceinte hermétique et aseptisée, entouré d'une sorte d'adoration perpétuelle comme en certains couvents de naguère, nourri de composts artificiels, entouré d'offrandes qu'un peuple superstitieux vient y déposer. De peur de l'infecter, de le contaminer, nous n'osons l'approcher, le toucher et le soigner sans d'extrêmes précautions. Nous ne pouvons qu'admirer, le questionner, tenter de comprendre ce que lui seul encore pourrait nous confier comme un passage de témoin, un secret qui n'aurait de valeur que transmis d'une génération à l'autre.

Dans ses feuilles aux nervures calligraphiques se trouve sans doute inscrite la réponse salvatrice à la vie qui nous fuit en ne mourant jamais, à l'avenir qui se referme sur nous dans son éternité. En leur énigme, nous espérons trouver la connaissance des parcours inexorables de notre espèce et, par là, une sortie aux spirales infinies de nos angoisses métaphysiques. Mon rôle consiste, après les cérémonies officielles du ramassage des feuilles (cérémonies qui donnent lieu à des lupercales inimaginables) à collationner le matériel collecté, à en faire le comptage précis, à le traiter pour sa parfaite conservation dans les Grands Livres. Commence alors l'étude solitaire : commentaires, et monstrueuse mais nécessaire compilation des données... Toutes nos hypothèses sont ensuite soumises aussitôt et systématiquement tant à nos machines les plus performantes qu'à nos érudits les plus sages. Nos poètes,

nos fous, nos chamans sont consultés eux aussi : rien n'est oublié ni soustrait à cette recherche désespérée.

Ici prend place mon histoire personnelle.

Rapidement la nouvelle a filtré : entre le comptage par les ramasseurs et mes comptes faits et refaits, il manque inexplicablement UNE feuille. C'est l'affolement ! Je n'y puis rien, mais déjà, obscurément, la faute semble devoir m'en incomber. Déjà, obscurément, je l'accepte. C'est donc à moi, Maître des Grands Nombres de l'Écrit, qu'il convient de réparer, si possible, le Mal. Je retrouverai cette feuille, cette sourate manquante, le verset perdu, les tables brisées de la loi, la dernière parole, celle qui contient tout, le signe fractal de la destinée, j'en fais le serment ou j'expierai sans pouvoir mourir la faute que je n'aurai jamais commise...

(Extraits du carnet de route de l'Ancien parmi les Gardiens du Frisson de la Voix parti à la recherche de la feuille manquante du Ginkgo et du Maître des Grands Nombres de l'Écrit)

... / ...

Je suis parti comme un voleur. Personne n'est au courant. Je n'aurai pas de comptes à rendre. Ma route sera solitaire et inconnue. J'ai marché en suivant une spirale qui doit, tôt ou tard, croiser la trace de celui que je poursuis, car, j'en suis sûr à présent, seul quelqu'un venu d'ailleurs (mais où cet ailleurs et quel... ?) a pu commettre un

tel acte et emporter, en nous perdant, la pièce de l'énigme sans laquelle notre déchiffrement restera vain.

... / ...

Puisque sans espoir de mourir, je n'ai presque besoin de rien : c'est un avantage ! Ce n'est pas de cette soif ou de cette faim-là que je souffre. Non. Et ce n'est pas d'aujourd'hui ! C'est le désert qui m'épuise, en veut toujours plus, prend ma substance, me vide, me remplace en moi. Je deviens peu à peu ce qu'il est, qui m'entoure et nous menace, tous, de rester dans l'éternel présent d'un sort sans surprise. Qu'est devenu le Maître parti avant moi, le reverrai-je, est-ce que je marche, sans le savoir, dans ses pas ?

... / ...

Encore plus de solitude, plus de vide, plus de moi-même dans ce néant qui m'entraîne... et plus de quelque chose dont j'ignore la nature, l'apparence et surtout le fait que j'en étais plein comme l'éponge d'une eau de mer. Chaque jour, je vis une ivresse plus profonde, plus lucide et plus froide. La peur m'a quitté. L'infini en quelque sorte m'a acquitté. Mes forces s'ouvrent sans limites, dans le temps même où se découvrent mes faiblesses. La fatigue nourrit mon désir, mais mon désir est comme un horizon : chaque jour, s'y couche et s'y cache un soleil que j'apprends à connaître à mesure qu'il me fuit.

... / ...

Je ne rencontre rien. Ni insectes ni indices. Rien. Je m'accroche en pensée à

des distances, des lignes de fuite qui jamais ne diminuent. Dans cet espace sans repères, mon esprit s'éveille et se renforce. Je savais prendre, j'ai appris à donner, j'apprends à recevoir ; bientôt, je le sens, je serai l'objet entier de la transaction avec l'inconnaissable. Je tourne en rond, repasse sur mes propres traces sans m'en émouvoir. Je fais et refais le tour de moi-même. Seule l'idée de ne pas savoir par qui et pourquoi la feuille du ginkgo a disparu me pousse encore de l'avant. Rien ne se passe. Je marche, je dors, je repars. Voici des mois, des années peut-être que cela dure, quelle importance ! J'ai jeté un à un les objets superflus, puis les autres. Demain je serai nu. Je sens le cercle se boucler.

Le temps n'a plus de sens, l'espace non plus. J'avance cependant dans une douleur et un plaisir de plus en plus vifs. Je m'aiguise, je m'affûte.

... / ...

Quelque chose vient d'arriver. Là, sous mes yeux presque aveugles, des traces ! Sont-ce les miennes ou celles d'un autre, de l'autre et qui ? du fuyard ou du maître. Dans le doute, j'abandonne cercles et spirales pour partir par la traverse et l'oblique. J'ai l'impression de suivre une route que rien n'indique mais que je reconnais. Quelqu'un fuyait ici, qui accepte aujourd'hui que je le suive, le rattrape et le (re) trouve. Il ne se cache plus. Je sais, je sens que j'approche. Il ralentira, pour peu que je persiste. Tout ce temps, il a attendu que je sois prêt.

... / ...

Il est mort. À présent, c'est une certitude. Par hasard, l'autre jour, je repensais à la feuille perdue de l'Unique ginkgo. Sans étonnement, je l'ai sortie du fond de ma bouche. Son goût m'imprégnait tout entier. Sa saveur m'habitait. Je l'ai jetée. Cela n'a plus la moindre importance ! De toute façon, je ne peux plus revenir en arrière. J'avance sans plus me poser de questions. Peut-être est-ce une façon de retourner, sans le vouloir, sans le savoir, à mon point de départ ? Mais, là aussi, quelle importance ? Une forte excitation s'est emparée de moi. C'est tout à fait inhabituel. Quelque chose va encore arriver !

... / ...

Je tiens ces notes scrupuleusement. Pour qui ? Pour quoi ? C'est ridicule de n'avoir gardé qu'un crayon et du papier mais je suis devenu ce crayon et ce papier. Je sais qu'ils ne s'useront pas, qu'il ne se cassera pas, que mon feuillet ne se déchirera pas, avant que ne soit écrite la dernière ligne. Ca y est. Je suis sous le choc. Je viens de m'arrêter net devant quelque chose : une mousse, toute petite et sèche, balancée par un vent neuf et léger levé d'on ne sait où. J'ignore depuis combien de temps j'ai pu marcher et quelle distance j'ai bien pu abattre, mais à partir de cet instant, cela s'est mis à changer à chaque minute, et chaque pas m'apporte sa moisson de nouveautés.

... / ...

D'abord, j'ai vu de l'herbe et j'ai dit "herbe" à haute voix, alors que je n'en

avais jamais vue auparavant. Puis j'ai rencontré des fleurs, des buissons et des arbres, et ainsi de suite et, chaque fois, j'ai prononcé, crié, hurlé la joie de leur nom. Pour moi seul, sans témoin, dans un magnifique déchirement de mes sens et de mon corps. À chaque foulée avançait la création du monde. Très vite, j'eus soif et faim, je connus d'autres sensations plus fortes. J'éprouvai que vivre seul était vivre incomplet. L'amour de l'autre, après celui de soi, deux émotions que je découvris en même temps, montait en moi comme une fièvre. Déjà, je commençais à guetter sa silhouette, à espérer la voir se profiler sur l'horizon.

... / ...

J'ai traversé ainsi des marais, des plaines, des forêts, des montagnes et des mers. J'ai rencontré des animaux de toutes sortes. Je chante, je danse, je m'exalte. Ma verge est comme un bâton de sourcier. Mon étonnement ravi n'a pas de fin. Je ne prends presque plus de notes : je n'ai plus le temps. Il y a la nuit et ses étoiles, le jour et sa lumière, un soir et un matin, le ciel avec ses astres, la profondeur de ses bleus et la pureté hors d'atteinte des noirs consolateurs. Désormais, je suis le paysage. Il me modèle et m'habite. Je mourrai comme il meurt : en vivant !

... / ...

Je suis au bout de mon voyage. Ici est le lieu où naître et néant se complètent, où aimer et être aimé se conjuguent, et la nature avec eux. Je ne sais rien de plus sur le ginkgo rescapé, ni sur ce qu'il devient,

Parfums d'apocalypse

sauf qu'ici ils sont légions parmi d'autres légions d'essences différentes. Je ne sais rien du cercle clos de l'avenir, sauf qu'ici sa colonne tourbillonnante m'emporte dans l'œil paisible du cyclone

... / ...

Un temps viendra, qui sait, où je me réveillerai, jeune moine, au pied d'un arbre unique, inquiet d'une feuille perdue, la désirant, me rassurant de l'ordre, du vide et de dieu... Ou bien au contraire de...